

it. As such, it is an extremely valuable effort. But, if you plan to use it for undergraduates, they will need to be senior students. The book's length is deceptive; these are 249 pages of densely compacted material.

## References

Lutz, Catherine A. and Jane L. Collins  
1993 *Reading National Geographic*, Chicago: University of Chicago Press.

---

**Desjardins Michel**, *Le jardin d'ombres. La poétique et la politique de la rééducation sociale*. Préface de Gilles Bibeau, Collection Problèmes sociaux et interventions sociales, Presses de l'Université du Québec, 2002, 235 pages.

Recenseur : *Raymond Massé*  
*Université Laval*

Le Québec n'a pas échappé à la mouvance qui amena plusieurs sociétés occidentales à proposer une désinstitutionnalisation des personnes présentant des déficiences intellectuelles et à promouvoir leur réinsertion sociale. Ce mouvement qui a pris par exemple des allures parfois radicales, en Italie par exemple, fut officialisé au Québec en 1988 par son inscription dans les politiques explicites du Ministère de la santé et des services sociaux. Mais quels furent les résultats de cette entreprise, aux fondements idéologiques lourds, mais récupérée pour des motifs largement utilitaristes par l'État gestionnaire? Dans les termes de Michel Desjardins, tant les anthropologues que les sociologues, ont la responsabilité de questionner de quelles façons s'est effectué cette intégration des personnes? Leur intégration est-elle réelle ou symbolique? Bénéfique ou source alternative de marginalisation et de stigmatisation? Quel est leur mode de vie? La nature et l'adéquation de leur réseau social? Peut-on parler de réussite de cette politique à la lumière des moyens investis? C'est à des questions de ce type que répond l'auteur suivant une démarche ethnographique classique qui l'amena à étudier la vie quotidienne des bénéficiaires d'un Centre d'accueil montréalais, pionnier par ses programmes de «rééducation sociale» de déficients mentaux légers.

Sans nier les contributions des théories de l'étiquetage, du stigmatisme et du façonnement social des «modèles d'inconduites» qui ont marqué les études de la construction sociale des déviances, Michel Desjardins aura ici plutôt recours aux approches de la signification et de la sémiotique de la culture pour, non plus analyser la socialisation à l'incompétence des personnes déficientes intellectuelles mais pour s'intéresser au «rite de purification que notre société a élaboré afin d'éradiquer leur différence et de les intégrer au reste de la communauté» (p. 13). S'inspirant des quatre fonctions de la signification que D'Andrade définit comme étant la représentation, la construction, la direction et l'évocation, Desjardins s'attaque aux signes

et aux interprétations qui, dans le Centre d'accueil, «induit des manières de faire, de penser, de percevoir et d'éprouver spécifiques à ces personnes et à leur entourage» (p. 14). Il s'intéressera alors non pas à la construction sociale de la déficience, thème plus classiquement traité par l'anthropologie, mais à la construction des «catégories inédites» que deviennent les bénéficiaires, éducateurs, animateurs, ateliers de travail, appartements regroupés ou foyers de groupe.

L'ouvrage se caractérise d'abord par son souci du détail ethnographique et la parole donnée aux déficients et aux éducateurs. Le lecteur se trouve plongé dans une description minutieuse et sensible des rapports des bénéficiaires aux lieux physiques, des rapports sociaux de solidarité mais aussi des conflits de clans, des tensions interindividuelles et des mesquineries mais aussi des élans d'entraide entre déficients, de la déconstruction et la reconstruction des réseaux d'amitié suite aux départs des résidents du 5 445 (nom de la ressource résidentielle étudiée). Le lecteur pourra aussi suivre les déplacements des résidents qui partent chaque matin soit pour aller travailler dans le cadre de stage non rémunérés ou dans des ateliers supervisés, soit pour participer à diverses activités de formation et d'éducation. Nous pouvons les suivre dans l'intimité des rites de solidarité qui balisent leurs loisirs ou les fêtes, dans leur quête de normalité à travers l'idéal d'une vie conjugale, dans leurs rapports quotidiens avec les animateurs à la fois instructeurs et mauvais *boss*, confidentes et fouineurs, protecteurs et *mères poules*. Mais surtout la deuxième partie de l'ouvrage nous introduit dans l'intimité de la forme et des contenus des programmes de «rééducation sociale». Desjardins analyse alors avec finesse et sensibilité de quelles façons, mais aussi avec quels résultats mitigés, les locataires du centre d'accueil Les Marronniers s'efforcent d'apprendre à maîtriser les techniques les plus basiques des soins corporels, de la tenue du foyer, des impératifs de ponctualité et de productivité qui règlent le marché du travail, le tout régi par des «plans de soins individualisés». Dans un souci du respect des besoins et des aspirations des bénéficiaires, l'auteur montre les limites de ces efforts de réinsertion et de rééducation sociale : même après plusieurs années de supervision et de stimulation, la grande majorité des locataires des Centre Marronniers n'acquerront pas les habiletés et les compétences permettant de vivre de façon autonome. Plus encore, la majorité d'entre eux, ralentiront plus ou moins consciemment le rythme d'apprentissage, effrayés par la perspective d'affronter une société extérieure dépourvue de la sécurité qu'offre le soutien quotidien des animateurs et le milieu protégé des résidences et des ateliers supervisés. Bien sûr, comme le montre Desjardins, ce milieu de vie n'a rien de «naturel». Ce milieu adapté représente en fait un «monde parallèle», un «simulacre» du monde normal reproduit ici en échelle réduite, «en miniature». Le monde des bénéficiaires «est ainsi une vaste reconstruction esthétique de notre monde [...] cette marge voilée à la fois si semblable et si différente du centre».

Tout en vivant dans une marginalité accueillante, les bénéficiaires ont toutefois l'impression illusoire de vivre dans le

monde naturel. Ce monde miniature du «comme si» représente pour l'auteur «l'un des exemples les plus probants et les plus spectaculaires qu'on puisse trouver de la survivance des métamorphoses rituelles au sein des sociétés industrielles, les bénéficiaires étant transformés symboliquement en Comme-Nous, voire en Nous ou en Tel-Nous» (p. 194-195). Ces séjours de plusieurs années dans ces résidences constituent, pour l'auteur, non pas un rite de passage, mais un rituel de transition permanente. Réalistement, tant pour les animateurs que pour les bénéficiaires, le but n'est pas la réintégration sociale, mais la simple maximisation du développement de leur potentiel. L'expérience de terrain et l'écoute des animateurs et des bénéficiaires mettent clairement en évidence les avantages pour les déficients mentaux légers, de ces structures de rééducation : retrouver la dignité, le prestige, l'égalité, le respect, la fraternité, la solidarité, l'amitié, la capacité à relever des défis, de se dépasser. Cette sensibilité à la réalité du vécu et des limites de cette population conduit l'auteur loin des sentiers battus des théoriciens de la marginalité et des discours utopistes sur la réintégration sociale autant irréaliste que non souhaitée par ceux qui n'y trouveraient que frustrations. Ceci n'empêche pas Michel Desjardins de conclure sur une dénonciation d'une société qui cloître les déficients mentaux dans une «marge voilée» sise au cœur de la ville. Le centre d'accueil «homogénéise la société en masquant le lieu clos à l'intérieur duquel il confine les bénéficiaires» (p. 222) en invitant les bénéficiaires à simuler le mode de vie des autres citoyens. Le travail demeure immense pour une véritable inclusion sociale libre de préjugés et de préjudices. Mais cet ouvrage a le mérite d'analyser avec grande finesse les contributions et les limites de ces structures de rééducation sociale tout en illustrant, pour les étudiants et les administrateurs, les contributions du terrain ethnologique en milieu institutionnel urbain.

---

**Colin Renfrew, April McMahon, and Larry Trask (eds.),** *Time Depth in Historical Linguistics 1-2*, Papers in the Prehistory of Language, Cambridge, England: McDonald Institute for Archaeological Research; or Oakville, CT, U.S.A.: David Brown Book Company, 2000, 681 pages.

Reviewer: *Paul Proulx*  
*Heatherton, Nova Scotia*

These two volumes are collections of papers by several linguists, several anthropologists and archaeologists, some Orientalists, one specialist in molecular genetics, one Classicist, and several by people whose return address did not reveal their specialties. The linguists fall into three main categories, which for convenience we may call Traditionalists, Experimenters, and Exotic.

Traditionalists contribute several fine papers, replete with anecdote and important detailed refinements to the Comparative Method, an approach which has consistently proven its worth over the last two centuries. A few of these papers merit

special mention. Lyle Campbell's paper (I: 3-19) provides a welcome detailed review of most of the traditional topics related to time, amply illustrated.

Bernard Comrie (I: 33-44) tackles some new as well as old but often forgotten insights, notably the idea that rates of linguistic change are more rapid in small societies, and in societies with word taboos. He also discusses the often forgotten fact that it is easier to reconstruct using several daughter languages than it is using only two, something Greenberg's scapegoaters always seem to forget.

Larry Trask (I: 45-58) provides a long and insightful account of Basque as a 2000 year linguistic adstratum to Latin and later Spanish, discussing the types of loans that took place and the extent to which they can be dated. This is required reading for anyone working on languages in contact or the borrowing process.

Kalevi Wiik (II: 463-480) also takes up borrowing over long periods, and the dating of loans, but from the point of view of a substratum language (Uralic) and its effects on the superstratum (Indo European), and how this progresses in time. The model he proposes here suggests the best account I know of the relationship between a pair of language families I work on, Aymara (substratum) and Quechua (superstratum).

Experimenters provide a wealth of exciting new ideas, as well as discussions of possible refinements of much less exciting old ones. Two proposals stand out particularly among the new ones, both exploring the possibility of using language data to go boldly back in time, where linguists have never gone before. Johanna Nichols (II: 643-664) attempts to use language data to help date human entry into the Americas. This is only one of a long series of papers, in which she works on these questions. Dixon does not contribute a paper to the present volumes at all, but is richly present in the discussions.

To my mind, the Nichols paper should be thought of not so much as a research report, but rather as a research proposal. It contains a great number of very preliminary formulations and estimates that are in need of testing and refinement, over a substantial period of time. Only then can the reasoning used be tested in a meaningful way.

Meanwhile, the virulent criticisms to which the paper is subject are premature, as would be any acceptance of its conclusions. One senses a defensiveness on the part of scholars who have made their reputations with traditional approaches to language, and do not want to share the limelight with upstarts. It leaves me with the uneasy feeling that this is academic warfare, and that, as in all warfare, the first casualty is likely to be the truth. These same likely applies to Dixon's theories as well.

Glottochronology has of course been around for a long time, often buried, yet always returning like the "undead." The present volumes are full of criticisms of it, which Matisoff (II: 333) calls "an exercise in necrohippomachy" (beating a dead horse). It also has several defenders and revisionists (mainly mathematicians whose writing I do not understand). They seem not to be reading what linguists have written on the subject in recent decades.